



**HAL**  
open science

## ”Alzheimer, vieillesse et renaissance dans le roman Small World de Martin Suter”

Pascale Cohen-Avenel

► **To cite this version:**

Pascale Cohen-Avenel. ”Alzheimer, vieillesse et renaissance dans le roman Small World de Martin Suter”. *Allemagne d’aujourd’hui : revue française d’information sur l’Allemagne*, 2022, N° 241 (3), pp.169-182. 10.3917/all.241.0169 . hal-04252433

**HAL Id: hal-04252433**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04252433>**

Submitted on 20 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Alzheimer, vieillesse et renaissance dans le roman *Small World* de Martin Suter

Pascale Cohen-Avenel

DANS ALLEMAGNE D'AUJOURD'HUI 2022/3 (N° 241), PAGES 169 À 182

ÉDITIONS ASSOCIATION POUR LA CONNAISSANCE DE L'ALLEMAGNE D'AUJOURD'HUI

ISSN 0002-5712

ISBN 9782757436158

DOI 10.3917/all.241.0169

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-allemande-d-aujourd-hui-2022-3-page-169.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Association pour la connaissance de l'Allemagne d'aujourd'hui.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



## Alzheimer, vieillesse et renaissance dans le roman *Small World*<sup>1</sup> de Martin Suter

Avec le vieillissement de la population qui caractérise l'Allemagne depuis la fin des années 1950 la maladie d'Alzheimer, dont l'âge est le premier facteur déclenchant, bien avant l'hérédité<sup>2</sup>, est devenue un sujet brûlant. En 2018, pour une population totale de 83 millions d'habitants, le nombre de cas recensés par l'institut allemand de la statistique<sup>3</sup> était de 1 534 170 soit 1,91 % de la population. Et toutes les projections indiquent une augmentation de ces chiffres. D'ailleurs le vieillissement de la population ne concerne pas que l'Allemagne, même si sa pyramide des âges est particulièrement spectaculaire.

Il n'est donc pas étonnant que la littérature se soit emparée de la question du grand âge et de ses maladies spécifiques de manière particulièrement féconde depuis le début des années 2000. Si l'on se concentre sur la littérature consacrée à la maladie d'Alzheimer, on relève plusieurs constantes dans les analyses des chercheurs : tout d'abord la métaphorisation de la maladie, transformée en symptôme d'une société

\* Pascale Cohen-Avenel est professeure d'histoire et littérature allemandes à l'université Paris Nanterre. Elle est co-directrice du CRPM UR 4418. Ses recherches portent majoritairement sur la culture populaire et les stéréotypes nationaux en Allemagne (plus particulièrement mais sans exclusive, entre 1890 et 1933) ainsi que sur la représentation de la violence dans la presse satirique allemande. Elle dirige actuellement plusieurs ouvrages sur la culture et la globalisation. Pascale Cohen-Avenel (dir), *Selbstbild und Image Deutschlands auf den Weltausstellungen*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2017, Pascale Cohen-Avenel et Lucia Quaquarelli (dir), *Thinking in common. The community in the context of globalisation*, Bruxelles, Paris, Peter Lang (Collection TRIP), 2021.

1. Martin Suter, *Small World*, Zurich, Diogenes, 1999 (première édition en 1997). Les numéros de page renvoient à la version allemande mais les traductions sont les miennes.
2. Christina Dehler, *Vergessene Erinnerungen. Die Auseinandersetzung mit Alzheimer-Demenz in der deutschsprachigen Gegenwartsliteratur am Beispiel von Martin Suters „Small World“ im Vergleich mit Arno Geigers „Der alte König in seinem Exil“*, Bamberg, Bamberg University Press, 2013, p. 21.
3. Cf. *Informationsblatt 1*, Deutsche Alzheimergesellschaft e.v. Selbsthilfe Demenz, p. 1. [https://www.deutsche-alzheimer.de/fileadmin/alz/pdf/factsheets/infoblatt1\\_haeufigkeit\\_demenzkrankungen\\_dalzg.pdf](https://www.deutsche-alzheimer.de/fileadmin/alz/pdf/factsheets/infoblatt1_haeufigkeit_demenzkrankungen_dalzg.pdf) (consulté le 13 avril 2021). En Suisse, d'après les données de l'Office Fédéral de la Santé Publique du 14 décembre 2020, <https://www.bag.admin.ch/bag/fr/home/krankheiten/krankheiten-im-ueberblick/demenz.html> (consulté le 24 avril 2021), le nombre de malades d'Alzheimer recensés est de 86 602 pour une population totale de 8,6 millions d'habitants en 2019, soit un taux de 1 % de la population. En Autriche, d'après la société Alzheimer Autriche qui ne précise pas la date de mise à jour <http://www.alzheimer-gesellschaft.at/informationen/zahlen-statistik/> (consulté le 24 avril 2021), les malades seraient entre 60 000 et 80 000 pour une population de 8,9 millions en 2019, soit un taux variant de 0,6 à 0,9 %.

elle-même déclinante mise au jour par Susan Sontag à propos de la tuberculose<sup>4</sup>. Cette tendance est souvent dénoncée parce qu'elle tend à rendre le malade coupable de sa propre maladie et à le déposséder de son individualité. C'est le reproche majeur que fait Berenike Schröter à Tilman Jens lorsqu'il associe l'oubli de son père de son appartenance au NSDAP au silence de tous les Allemands sur leur réelle attitude face au nazisme<sup>5</sup>. Mais d'autres chercheurs, à l'instar de Dirk Kretschmar<sup>6</sup>, légitiment la métaphorisation au nom de la spécificité de la littérature.

La seconde approche consiste en une réflexion sur la mémoire qui associe l'identité au souvenir et à la continuité

- au niveau individuel, auquel cas le malade perdrait son identité
- au niveau familial, auquel cas mémoire et identité seraient sauvées par le récit des descendants qui fixent la biographie de leurs parents comme dans les textes d'Arno Geiger, Tilman Jens ou Katharina Hecker<sup>7</sup>
- ou au niveau collectif en profitant de ce récit familial pour brosser le tableau d'une société à un temps T.

La troisième et dernière approche est celle qui tend à s'interroger sur l'acte d'écrire et de créer et sur le lien entre la création et la démence sénile engendrée par Alzheimer par exemple chez Elfriede Jelinek et Brigitte Kronauer<sup>8</sup>, ainsi que sur la spécificité d'une écriture de la non-raison ou de la dégénérescence<sup>9</sup>.

Curieusement, le roman de Martin Suter, *Small World*, semble échapper à ces approches, étant lui-même un roman difficile à classer, entre le roman policier, la saga familiale, la chronique médicale, et la critique sociale, sans correspondre au canon d'aucun de ces genres, ne serait-ce que parce que, contrairement à un roman policier classique, le crime n'est évoqué qu'à la toute fin. De la même manière, bien que son père ait été atteint de la maladie d'Alzheimer<sup>10</sup>, Martin Suter n'opte pas pour un récit autobiographique à la manière de *Demenz* de Tilman Jens ou de *Der alte König in seinem Exil* de Arno Geiger.

Dans ce roman, la métaphorisation est absente, dans la mesure où le narrateur ne se livre à aucune réflexion générale sur la perte de la mémoire et ses conséquences, et surtout, du fait de la guérison du personnage, guérison dont il est bien précisé qu'elle reste unique (p. 322). À l'exception des 5 dernières pages, le parti pris de Suter consiste à montrer, pas à pas, épisode concret après épisode concret, la progression de la maladie d'Alzheimer dans ses différentes phases jusqu'à l'éradication complète

- 
4. Susan Sontag, *La maladie comme métaphore*, traduit de l'américain par Marie-France de Paloméra, Paris, Le Seuil, 1979.
  5. Berenike Schröter, « Den Tod überschreiben, Demenz in deutschsprachiger Gegenwartsliteratur » in Roland Berbig, Richard Faber, Christof Müller-Busch (dir.), *Krankheit, Sterben und Tod im Leben und Schreiben europäischer Schriftsteller. Band 2 : Das 20. und 21. Jahrhundert*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2017, p. 291.
  6. Dirk Kretschmar, « Alzheimertexte der deutschen Gegenwartsliteratur », in Dirk Kretschmar, Rudolf Freiburg (dir.), *Alter(n) in Literatur und Kultur der Gegenwart*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2012, p. 137.
  7. Tilman Jens, *Demenz. Abschied von meinem Vater*, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus, 2009, Katharina Hacker, *Die Erdbeeren von Antons Mutter*, Frankfurt am Main, Fischer, 2010, Arno Geiger, *Der alte König in seinem Exil*, München, Hanser, 2011.
  8. Cf. Analyse par Ulrike Wedder du récit de Brigitte Kronauer, *Im Gebirg'*, Frankfurt am Main, Büchergilde Gutenberg, 2004 et de la pièce d'Elfriede Jelinek *Winterreise : ein Theaterstück*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt, 2011, in Ulrike Wedder, « Erzählen vom Zerfall, Demenz und Alzheimer in der Gegenwartsliteratur », in *Zeitschrift für Germanistik*, 2012, vol 22/2, p. 283-288.
  9. Dirk Kretschmar, *op. cit.* En particulier p. 122.
  10. Christina Dehler, *Vergessene Erinnerungen, op. cit.*, p. 9.

de la mémoire du patient, y compris des souvenirs de la petite enfance<sup>11</sup>. Le souci des personnages féminins qui côtoient le protagoniste Konrad Lang, et à travers lesquels les lecteurs peuvent suivre l'évolution de la maladie, n'est pas de sauver la continuité avec le passé. Elles essaient simplement, l'une comme l'autre, de freiner une évolution irréversible et de rendre la vie de Konrad Lang la plus agréable possible. La priorité absolue est le présent immédiat comme lors de sa fugue nocturne dans la neige dont il réchappe par miracle avec seulement trois orteils gelés (p. 110). Sa compagne depuis un an et demi à peine, Rosemarie Haug, n'a qu'un souci en tête, le retrouver avant qu'il ne meure de froid. Son approche est terre à terre : il faut d'abord diagnostiquer l'origine de ces troubles (chapitre 4, p. 110-117)<sup>12</sup>, puis faire tous les exercices possibles au quotidien pour faciliter la vie de Konrad Lang (chapitre 5 p. 124). Les seules conclusions qu'elle tire de ces épisodes sont purement pratiques : il s'agit d'éviter certains sujets pour ne pas lui compliquer la vie comme lorsqu'il n'arrive plus à jouer de piano :

Ils ne touchaient plus non plus au piano. « Ça ne me dit plus rien », affirmait Konrad, quand elle proposait qu'ils jouent ensemble un des morceaux à deux mains tirés du répertoire des premiers jours de leur rencontre. Un jour, en rentrant des courses, elle l'avait observé essayer désespérément de jouer un de ses traits si virtuoses à une seule main. On aurait dit qu'un enfant pianotait sur les touches d'un piano. Depuis elle ne lui avait plus jamais parlé de jouer du piano<sup>13</sup>.

Dans la majorité des cas il s'agit de prendre des décisions d'ordre pratique, par exemple lorsque Konrad abandonne un peu partout dans l'appartement des caleçons plus ou moins maculés d'urine : « Ces derniers temps il lui arrivait parfois de penser, s'il me prend de toute manière pour une autre, une étrangère peut tout aussi bien enlever sa merde<sup>14</sup> ». Si Rosemarie Haug s'intéresse à la question du souvenir, ce n'est que sur une période très courte puisque Konrad tombe gravement malade alors qu'ils se connaissent à peine depuis 18 mois. Elle ne souhaite pas particulièrement le relier à un passé qui, de toute manière a une fâcheuse tendance à faire intrusion dans leur vie au point de l'en évincer. Dans le meilleur des cas, Konrad la confond avec la femme dont il était amoureux 30 ans auparavant et qui l'avait quitté pour épouser Thomas Koch.

De la même manière, Simone, ne fait la connaissance de Konrad Lang qu'à un stade avancé de la maladie où, suite à une nouvelle fugue, il s'est caché dans la cabane de jardin de la famille Koch qui lui servait de refuge lorsqu'il était jeune garçon. Elle non plus ne porte pas le deuil de ses souvenirs perdus puisqu'elle ne connaît strictement rien de cette vie effacée de sa mémoire. Elle est touchée par la gentillesse de Konrad et par le mépris de la famille Koch à son égard, un mépris dont elle a sa part en tant que jeune épouse bafouée de l'héritier de cet empire industriel. Sa priorité consiste à susciter suffisamment de sollicitations pour que Konrad Lang puisse continuer à réagir au monde qui l'entoure et ne perde pas complètement le contact avec son environnement. Pour chacune de ces deux femmes l'enjeu est communicationnel : elles essaient

11. Les remerciements aux Médecins spécialistes en dernière page du volume ont pour but d'attester de la crédibilité de l'évolution de la maladie du personnage et des explications des hommes de science dans le roman.

12. On retrouve ces mêmes tests présentés dans une version plus longue dans le roman de Jan Stresenreuter, *Haus voller Wolken*, Berlin, Querverlag, 2015, p. 145-158.

13. Martin Suter, *Small World*, Zurich, op. cit., p. 125.

14. *Id.*, p. 126.

de maintenir un lien entre le vieil homme et le monde auquel elles appartiennent. Les photographies d'un passé de plus en plus lointain qu'utilise Simone à partir du chapitre 7 ne sont pas un but en soi. Elles ne visent pas à lui faire fixer son passé comme s'il s'accrochait à une ancre. Elles constituent uniquement un moyen parmi d'autres au même titre que l'aquarelle que Konrad pratique avec l'ergothérapeute.

D'ailleurs la vie de Konrad Lang n'est présentée que comme une succession d'épisodes sans suite qui sont autant de tentatives de prendre son autonomie sabotées par Elvira Senn. Il n'y a donc pas de continuité à sauver pour préserver son identité. Le récit que Konrad fait de sa vie à Barbara, la patronne de son bar préféré, au début du livre et qu'elle complète à son tour 2 pages plus loin à l'intention de son amie Doris, est on ne peut plus explicite. Son passé ne peut en aucun cas être le support de son identité : Lorsque la jeune gouvernante de 19 ans Elvira Berg épousa Wilhelm Koch, le directeur de l'empire industriel Koch, un homme bien plus âgé qu'elle, il avait un fils de 4 ans, Thomas. Elvira fit alors venir son amie Anna Lang et son fils illégitime de 4 ans, Konrad. Les deux enfants vivaient ensemble. Koch décéda peu après, Anna Lang partit en Angleterre et expédia son fils en garde chez des paysans de l'Emmental. Puis elle disparut. 5 ans plus tard, le paysan, qui ne touchait plus d'argent pour la garde, raccompagna Konrad chez les Koch : « dès lors j'ai grandi pratiquement comme le frère de Thomas<sup>15</sup> », dit Konrad, ce que Barbara transforme avec plus de lucidité en une suite de sabotages :

Lorsque quelqu'un au Rosenhof était d'avis qu'il y avait des destins bien plus tristes que le sien, elle pouvait s'échauffer : Jouer toute une vie le chien-chien de ce cher Thomas ? quand il s'est fait éjecter du collège, Koni a dû le suivre en internat. Quand il s'est fait éjecter de l'internat, Koni l'a suivi. Quand il a raté le bac, Koni n'a pas eu le droit de le passer. Quand il n'a pas voulu apprendre de métier, Koni n'a pas eu le droit d'en apprendre non plus. Et quand Thomas Koch a eu trente ans il s'est marié et il a été pris dans l'entreprise. Et Koni s'est retrouvé là à regarder dans le vide comme un imbécile<sup>16</sup>.

Lorsque sa seule amie, la contractuelle Doris Maag, avait fait remarquer : « À trente ans on peut encore apprendre quelque chose », Barbara l'avait défendu : « Il a essayé. C'est vrai il n'a rien appris, mais il avait de belles manières. Et beaucoup de relations de l'époque de Thomas. Il a travaillé dans une banque privée et dans une agence immobilière. Mais à chaque fois que ça commençait à marcher, Tomi frappait à la porte : crise conjugale, ski d'été, divorce, retrait de permis de conduire, tour en bateau sur la méditerranée.<sup>17</sup> »

Cette absence d'enjeu identitaire dans la fixation voire la restauration du souvenir, pourtant central dans la plupart des romans familiaux sur Alzheimer, vient du fait que Konrad Lang, justement, n'a pas de famille, d'autant que Thomas Koch lui a ravi sa fiancée, Elisabeth. Ce faisant Martin Suter évacue une composante essentielle de la plupart des romans sur Alzheimer. Son protagoniste est un homme qui n'a aucune attache et vit seul depuis trente-cinq ans, date à laquelle il a été chassé par la famille Koch qui s'est contentée de lui donner une aumône pourvu qu'il se tienne à distance (p. 47), surveille le yacht familial, ou entretienne leur résidence de luxe sur l'île de Corfou (p. 38-39), résidence qu'il incendie par inadvertance au début du roman. S'il

15. Martin Suter, *Small World*, op. cit., p. 37.

16. *Id.*, p. 38-39.

17. *Id.*, p. 47.

se considère pour sa part comme un membre de la famille, la famille Koch quant à elle le traite comme un parasite (p. 136), au mieux comme « une petite mascotte » (p. 27), que ce soit à l'internat où il accompagna le fils de la maison, Thomas Koch (p. 29) ou 35 ans plus tard lorsque le dernier descendant de la famille, Urs, refuse de lui venir en aide (p. 27). Le rejet de la continuité comme facteur identitaire qui fait l'originalité de ce roman se retrouve dans *Mein Leben mit Martha* de Martina Bergmann<sup>18</sup>.

Là non plus, l'identité du malade d'Alzheimer ne siège pas dans la continuité de ses souvenirs. Martina, la narratrice, qui prend en charge Martha, une vieille dame atteinte d'Alzheimer, partage avec elle son logement et devient sa tutrice, ne sait presque rien de son passé sinon qu'elle est née à Breslau, a repris des études à l'âge de 50 ans et est devenue enseignante à l'université à une époque que Martina n'a pas connue. Elle était la compagne de Heinrich, le vieil homme chez qui Martina avait fini par s'installer et qui meurt d'un cancer dans le premier tiers du roman.

Le fait que les deux personnages, Konrad Lang et Martha, aient perdu prise sur leur passé ne signifie pas qu'ils n'aient pas d'individualité. Konrad est un « gentleman de l'ancienne école » (p. 49) et c'est ce qui fait tout son charme, au point que Barbara, la patronne du bistrot le Rosenhof, une femme qui ne fait jamais crédit à personne et n'a qu'une seule et unique amie, lui autorise une ardoise de plus de 2 000 francs suisses (p. 37). Martha, de son côté, est la meilleure compagne possible en toute situation<sup>19</sup> car, même si elle ne sait pas quel est le jour de la semaine et qu'« elle saute dans le temps comme la sauterelle de Maya l'abeille entre les brins d'herbe verts<sup>20</sup> », elle sait toujours mettre Martina de bonne humeur et c'est essentiel (p. 154).

Le refus de considérer la question de la mémoire comme point de cristallisation de l'identité permet non seulement d'empêcher la métaphorisation mais aussi de se focaliser sur d'autres questions comme celle de la dignité de l'individu et de la réponse pragmatique de la société, à savoir la gestion des soins aux malades. C'est une des questions centrales du livre de Tilman Jens qu'il aborde dès l'incipit : quand l'homme cesse-t-il d'être un « je » pour devenir un « ça », un simple « paquet de muscles palpitant<sup>21</sup> », ce qui voudrait dire qu'il n'est plus un homme mais juste un « quelque chose » ? Confronté directement à la volonté de son père d'être euthanasié dès lors qu'il n'aura plus la mémoire de ce qu'il fut, Tilman Jens refuse, même si l'homme qu'il décrit encore dans la dernière page, porte des couches contre les fuites urinaires, n'est plus capable de lire et joue avec « un poupon en plastique qui dit Maman », il est heureux, et Tilman Jens considère ce bonheur comme une preuve d'humanité.

Toutefois si Walter Jens peut se permettre d'être heureux, c'est parce qu'il est assisté par une garde-malade personnelle attentionnée, Margit, que Tilman Jens préfère nommer « sa fidèle accompagnatrice 12 heures par jour que seule une personne sans cœur dégraderait au rang de simple garde-malade<sup>22</sup> ». Dans tous les romans

18. Martina Bergmann, *Mein Leben mit Martha*, Munich, Eisele, 2020.

19. *Id.*, p. 154.

20. *Id.*, p. 42-43.

21. Tilman Jens, *Demenz. Abschied von meinem Vater*, op. cit., p. 4.

22. Tilman Jens, *Demenz. Abschied von meinem Vater*, op. cit., p. 8 ou Arno Geiger, *Der alte König...*, op. cit., p. 120/121 à propos de Daniela. Pour les personnes qui n'ont pas les moyens, comme Roman, dans le roman de Jan Stresenreuter, la situation est inextricable, car ils ne touchent d'aide que si le malade atteint un stade très avancé de la maladie. En outre, Karsten étant homosexuel, refuse que des femmes fassent sa toilette alors que l'immense majorité des gardes-malades sont des femmes, Jan Stresenreuter, *Haus voller Wolken*, op. cit., p. 204 et 214.

cités dans cet article, la réponse hospitalière est un désastre. Que ce soit le séjour de Walter Jens dans une maison de convalescence près de chez lui à Tübingen ou dans un hôpital psychiatrique de Bâle (p. 134-138), que ce soit les maisons médicalisées que visite Roman dans le roman *Haus voller Wolken*, pour héberger son mari Karsten, atteint d'un Alzheimer précoce<sup>23</sup>, ou le regard de panique absolue de Martha à la simple évocation d'un placement dans une telle maison (p. 128), tous ces exemples montrent concrètement que la prise en charge médicale telle qu'elle existe est inadap-tée et réduit les individus à des cas cliniques qui ne sont pas traités de manière individualisée faute de moyens. *Small World* n'échappe pas à la règle. Dans un premier temps, après que Konrad Lang l'a frappée au visage, sa compagne Rosemarie Haug se laisse convaincre par le docteur Wirth d'engager une aide à domicile la nuit (p. 129). Mais à peine une page et demie plus tard, elle a déjà dû renvoyer la seconde garde-malade après qu'elle s'est battue avec Konrad. Face au refus du bureau du service d'assistance d'envoyer une troisième garde-malade sous prétexte que Konrad est violent, le médecin réussit à trouver une troisième professionnelle, Sophie Berger, une femme compétente et calme. Malheureusement Konrad la confond avec « Maman Anna » et Rosemarie doit renoncer à ses services (p. 132).

L'étape suivante est un EHPAD après une nouvelle fugue le lendemain même, où, cette fois, Konrad s'est caché dans la cabane de jardin de la villa Rhododendron de la riche famille Koch où il a pu entrer grâce à la résurgence de très anciens souvenirs, par la « porte des pirates », « une vieille grille rouillée » dont Thomas Koch n'a bien entendu aucun souvenir puisqu'elle n'a pas servi depuis 60 ans (p. 143-144). Le séjour dans le service des cas de démence au sixième étage de la maison de retraite du « Jardin ensoleillé » est concentré dans le chapitre 6 (p. 145 à 159). Christina Dehler a bien montré que cet épisode sert à la fois à confronter les lecteurs à différentes formes de démences, qui frappent toutes les couches sociales et tous les métiers, à la difficulté à gérer cette maladie, mais aussi à l'insuffisance des soins prodigués par les différentes institutions<sup>24</sup>, à commencer par la puanteur (p. 150 et 152). Dans son roman Martina Bergmann dénonce également le traitement bureaucratique de la maladie qui doit trouver sa place d'une façon ou d'une autre dans l'ordre social : « Habitat collectif pour la démence, maison médicalisée, EHPAD<sup>25</sup> » comme s'il s'agissait uniquement d'un problème de localisation<sup>26</sup>. Le séjour de Konrad au « Jardin ensoleillé » est abrégé puisqu'il saute du haut du toit, croyant échapper à d'hypothétiques tortionnaires après avoir réussi à ouvrir la porte en subtilisant la clé du boîtier incendie.

C'est à partir de ce moment qu'il est pris en charge par Simone aux frais d'Elvira Senn<sup>27</sup>, la matriarche qui dirige d'une main de fer sa famille et son empire industriel et semble craindre la résurgence des souvenirs lointains de Konrad Lang. Simone partage en partie la situation de Konrad dans la mesure où elle non plus n'est pas intégrée à la famille et n'a jamais véritablement eu de vie personnelle. Sa mère résume

23. Jan Stresenreuter, *Haus voller Wolken*, op. cit., p. 131-134.

24. Christina Dehler, *Vergessene Erinnerungen*, op. cit., p. 71-73.

25. Les trois dénominations renvoient à trois types d'institutions en Allemagne (Demenz-WG, betreutes Wohnen, Altersheim).

26. Martina Bergmann, *Mein Leben mit Martha*, op. cit., p. 52.

27. Après la mort de Wilhelm Koch, Elvira épousa le directeur général de l'entreprise, Edgar Senn, décédé en 1965 (p. 13-14).



toute son existence en une phrase : « Tu es comme moi, mignonne mais pas belle. Nous autres devons être casées au plus tard à 25 ans<sup>28</sup> ».

Certes elle vient d'épouser Urs, l'héritier du groupe industriel, mais il la trompe éhontément et elle n'appartient pas au « monde des 10 000 personnes les plus haut placées » de la société helvétique<sup>29</sup>. Après un an et quatre mois, son mariage part à vau-l'eau. Tout comme Konrad Lang suivait Thomas Koch, elle, qui « ne s'intéressait pas à grand-chose » a adopté les goûts de Urs :

les systèmes électroniques de surveillance de températures, les rallyes automobiles, la Bourse de Tokyo, la chasse au faisan en Basse-Autriche, le golf, l'équitation militaire et les travaux d'une jeune modiste jusqu'à ce qu'elle le surprenne un jour main dans la main avec Urs dans un petit restaurant<sup>30</sup>.

Pour qu'elle ne fasse pas de dépression qui ferait mauvais genre, Elvira lui donne carte blanche pour installer Konrad dans la maison d'hôte de la villa Rhododendron, transformée en maison médicalisée high-tech avec une équipe de 9 personnes non seulement qualifiées<sup>31</sup>, mais aussi humaines, à l'instar de Ranjah, l'infirmière sri-lankaise. Ce sont justement ses méthodes, qui « enfrennent presque toujours la lettre des règles hospitalières locales » (p. 190), qui sauvent la vie de Konrad car, si elles ne sont pas homologuées par l'institution elles n'en sont pas moins efficaces, douces et individualisées. C'est ainsi que le narrateur précise que Ranjah, en plus de faire scrupuleusement son travail en surveillant avec vigilance le moniteur qui filme Konrad dans sa chambre durant la nuit, « est née et a été élevée dans une tradition qui respecte les anciens et leur volonté » (p. 263). Non seulement elle n'essaie pas de le raisonner lorsqu'il décide de s'habiller au milieu de la nuit ce qui pourrait le contrarier et l'amener à être violent comme lors de son altercation avec la seconde garde-malade chez Rosemarie Haug (p. 130) mais, au contraire, elle l'aide gentiment à enfiler n'importe quel vêtement farfelu d'autant qu'il se recouche aussitôt puisqu'il a oublié pourquoi il s'était levé (p. 263).

Mais ce n'est pas la seule originalité de ce roman. Les soins personnalisés peuvent exister dès lors que les membres de la famille en ont les moyens et parviennent à trouver la bonne personne comme August Geiger et sa garde-malade Daniela<sup>32</sup>, ou lorsque la maladie est gérable et que quelqu'un, comme Martina, se porte volontaire pour prendre en charge une personne telle que Martha avec qui Konrad Lang a de nombreux points communs.

Dans la plupart des textes, le personnage atteint de démence veut obsessionnellement rentrer chez lui, c'est ce qui justifie en partie le titre du roman d'Arno Geiger, pour qui cette quête est d'autant plus vaine que le chez soi est synonyme d'une bonne santé perdue à jamais<sup>33</sup>. Konrad Lang n'a pas cette obsession, d'autant qu'il a trouvé

28. Martin Suter, *Small World*, op. cit., p. 138.

29. *Id.*, p. 37.

30. *Id.*, p. 137.

31. *Id.*, p. 169 : Pour la journée : Irma Catiric, infirmière diplômée, pour la nuit Ranjah Branaïke, infirmière diplômée à Colombo, Jacques Scheider étudiant en médecine et infirmier diplômé suisse en remplacement de jour ou de nuit, Sophie Berger, infirmière diplômée suisse, Luciana Dotti, diététicienne, Peter Schaller, physiothérapeute spécialisé en gériatrie et neurologie, Joseline Jobert, ergothérapeute diplômée de psychologie, le Dr Felix Wirth, neurologue, et le Dr Stäubli, médecin généraliste d'Elvira Senn.

32. Arno Geiger, *Der alte König...*, op. cit., p. 120/121.

33. *Id.*, p. 55/56.

son chez-soi, la cabane de jardin de la villa Rhododendron. D'ailleurs il n'a jamais pu s'établir nulle part puisqu'il a été sans cesse ballotté avant de se retrouver gardien de résidence de luxe à Corfou dans un logement de fonction sans chauffage, ce qui est la cause indirecte de l'incendie initial. Son plurilinguisme en est symptomatique<sup>34</sup>. Par conséquent, ce ressort classique du récit sur la maladie d'Alzheimer en tant que miroir inversé du processus d'acculturation normal par accumulation d'expérience et de souvenirs, tel que le définit Dirk Kretschmar, n'existe pas pour Konrad Lang : certes il perd tout repère spatial et oublie tout de ses relations mais sans subir pour autant de perte identitaire<sup>35</sup>. Il conserve même une partie de sa culture. D'ailleurs, il est tout à fait symptomatique qu'à la fin, après sa guérison miraculeuse, il habite une suite du grand hôtel des Alpes, un logement provisoire s'il en est. Car ce roman-ci est l'histoire d'une émancipation, l'émancipation envers un passé qui n'est pas le sien. Certes, du fait de la maladie Konrad Lang perd la seconde femme qui a compté dans sa vie, mais il ne la connaissait que depuis un an et demi. Il perd aussi tous ses souvenirs communs avec la famille Koch depuis l'arrivée d'Elvira Senn, alors Elvira Berg, lorsqu'il avait 4 ans. Mais ces souvenirs ne sont qu'une succession de détournements pour l'empêcher de suivre ses envies personnelles, d'épouser la femme qu'il aimait, de mener la vie qu'il souhaitait, sans cesse rabaissé à la dimension de faire valoir et d'accompagnateur forcé de Thomas Koch. L'effacement des souvenirs, d'ordinaire si douloureux pour les familles, est évacué dès le début puisque Konrad n'a ni ami ni famille. Par ailleurs sa perte de mémoire n'a pas non plus de conséquence collective puisque sa nationalité suisse l'a maintenu à l'écart des événements historiques majeurs contrairement à Walter Jens ou August Geiger. L'oubli ne peut pas lui servir d'alibi pour couvrir des crimes.

Le thème du roman n'est donc pas la mémoire mais l'identité, ce qui, dans le cas présent constitue deux éléments radicalement étrangers l'un à l'autre. Il ne s'agit pas simplement d'une dissociation mais bien d'un antagonisme radical. Tant qu'il se souvient de son lien avec la famille Koch, Konrad Lang est prisonnier d'une existence parasitaire. Il faut toute l'insistance de Rosemarie pour qu'il refuse à Thomas Koch de l'accompagner à Bariloche dans le voyage qu'il entreprend pour se consoler de son prochain divorce, le troisième. La rupture volontaire avec son passé est douloureuse et violente : pour bien faire comprendre à Thomas Koch qu'il « est un homme libre et qu'il a le droit de refuser une invitation », il lui faut s'enivrer et pousser à l'extrême la violence verbale : « Va te faire enculer !<sup>36</sup> ». Par contre, l'effacement de la mémoire par suite de la maladie d'Alzheimer est, pour Konrad, un processus indolore, mis à part la perte de ses orteils gelés. Cette remise en cause d'une identité basée sur la continuité rappelle les romans de Max Frisch, dont le plus célèbre, *Stiller*, commence par ces mots : « Je ne suis pas Stiller ». On retrouve d'ailleurs chez Martin Suter la même veine de satire sociale que chez Frisch. Dans le cas de Konrad Lang, il ne s'agit pas d'un processus actif de déconstruction, mais le résultat est analogue, il est même beaucoup plus achevé. Même si le roman reconstitue classiquement le passé de Konrad au fur et à mesure qu'il recule dans ses souvenirs jusqu'au moment où il arrive à l'échange entre lui-même, le vrai Thomas Koch, et Konrad (le fils, non pas d'Anna Lang, mais bel et bien d'Elvira Berg), qu'il revoit l'assassinat de son père, « papa

34. Konrad parle allemand, sa langue maternelle, anglais avec Ranjah, français et certainement italien.

35. Dirk Kretschmar, *op. cit.*, p. 125/126.

36. Martin Suter, *Small World*, *op. cit.*, p. 89.

directeur » par les deux femmes au moyen d'une injection d'insuline, ce n'est pas le passé qui constitue l'identité de Konrad Lang.

Il en va de même dans l'autre roman de la « trilogie neurologique », *Un ami parfait*<sup>37</sup>, où l'amnésie du protagoniste lui permet d'effacer de sa vie une phase d'errements et de repartir sur des bases plus conformes à lui-même d'autant que le seul témoin de cette période s'est suicidé. Dans *Small World*, aussitôt découverte, l'usurpation d'identité s'efface de sa mémoire. Le temps que la commission d'éthique prenne la décision d'autoriser un traitement expérimental, sa mémoire a régressé jusqu'à ses limites ultimes. Les essais cliniques du traitement POM 55 par les docteurs O'Neill et Kundert<sup>38</sup> ne semblent d'ailleurs pas agir. Il ne sort de sa torpeur qu'après la seconde tentative d'assassinat de la part d'Elvira Senn, par une injection d'insuline (p. 290), et l'intervention rapide de Ranjah (p. 298) qui le sauve pour la seconde fois en lui faisant manger les amandes au miel qu'elle prépare à la maison et lui donne en secret comme après la pneumonie consécutive à la coupure du chauffage ordonnée à cette fin par Elvira (p. 189). De son enfance, de l'assassinat de son père, de la substitution dont il a été victime il n'a strictement aucun souvenir. Il ne connaît plus que le présent. Il reconnaît Simone qui s'occupe de lui depuis des semaines et Ranjah, son ange gardien, qui lui a sauvé la vie avec ses méthodes considérées comme non orthodoxes par une médecine européenne purement technique, très clairement remise en cause par le narrateur. La phrase qui résume son attitude est tout à fait explicite : l'approche médicale suisse, mais on pourrait aussi bien dire allemande ou française, basée sur des gestes techniques et des protocoles universels, déshumanise le patient, contrairement à « la tendresse sans affectation dont les Sri-lankais entourent leurs anciens et leurs malades<sup>39</sup> ». Ce qui compte, aussi bien pour Konrad Lang que pour Martha, dans *Mein Leben mit Martha*, n'est pas le passé mais le présent et l'avenir. D'ailleurs le personnage de Martha n'a pas de patronyme, ce qui l'émancipe d'une existence réglementée par l'état civil. Elle n'a pas non plus de famille. Martina, qui l'a prise en charge et partage sa maison avec elle, ne connaît rien de son passé et s'en moque. D'ailleurs Martha n'a pas non plus d'attachement particulier pour un chez soi plus qu'un autre. Lorsque Martina et Martha déménagent et prennent une location pour fuir une voisine qui les harcèle, Martha se réjouit de ce changement et s'acclimate sans peine à la nouvelle maison plus fonctionnelle et lumineuse<sup>40</sup>. Certes, la démence de Martha n'est pas une forme sévère dans la mesure où elle oublie les mots mais pas les concepts (p. 175), mais aussi parce que Martina, comme Ranjah, n'essaie pas de la faire entrer dans un cadre strict :

Martha va peut-être deux fois par semaine faire les courses. A-t-elle un rythme fixe ? Mardi et jeudi ou mercredi après-midi ? Pas vraiment, car elle ne différencie pas les jours de la semaine. Elle sait quand nous sommes dimanche parce que le dimanche je ne vais pas travailler. Les autres jours sont des non-dimanches. Elle ne connaît pas non plus l'heure avec précision. Le jour il fait clair, la nuit il fait noir. L'hiver elle va parfois se coucher à cinq heures du soir. Lorsque je rentre le soir

37. Martin Suter, *Ein perfekter Freund*, Zurich, Diogenes, 2002.

38. Le traitement est annoncé p. 222, la première inhalation a lieu p. 250, la seconde p. 257.

39. Martin Suter, *Small World*, op. cit., p. 173. Cette remarque sur le respect des anciens au Sri Lanka sera reprise 100 pages plus loin p. 263.

40. Martina Bergmann, *Mein Leben mit Martha*, op. cit., p. 177.

à une heure normale, elle est contente : oh, chouette. Se lever la nuit. Autrefois ce n'était pas autorisé, maintenant elle a le droit<sup>41</sup>.

Que Martha ou Konrad se lèvent ou se couchent en dehors des horaires habituels, qu'ils mettent des vêtements mal assortis importe peu à Martina ou Ranjah. Peut-être est-ce aussi parce qu'elles ne les ont pas connus avant leur maladie et qu'elles n'essaient pas de les mettre en conformité avec leurs propres souvenirs. Chez l'un comme chez l'autre, elles apprécient un caractère doux et avenant<sup>42</sup>, et, dans le cas de Martha, une joie de vivre rafraîchissante dans un monde hautement réglementé, pour ne pas dire bureaucratisé, bien que la bureaucratie soit plutôt bienveillante en dépit de ses lourdeurs dans le roman de Martina Bergmann.

L'identité se manifeste par le caractère, un caractère qui n'est pas affecté par la maladie et qui reste fondamentalement le même dans ces quelques romans<sup>43</sup> malgré quelques accès de violence constatés chez tous les malades<sup>44</sup> dans tous ces romans<sup>45</sup> hormis *Mein Leben mit Martha*, où Martha ne frappe personne mais peut être extrêmement désagréable avec ceux qui lui déplaisent comme la thérapeute aux idées « follement innovantes » qui l'oblige à colorier des mandalas mais n'insistera pas après que Martha les aura brûlés démonstrativement en sa présence<sup>46</sup>. En fait, dans tous ces textes, le malade reste lui-même, il réagit avec son caractère propre, mais à des situations que lui seul envisage et qui restent inaccessibles aux autres. Et c'est justement parce qu'elles ne s'intéressent pas au passé mais uniquement à la personnalité de leur vis-à-vis que Ranjah, Simone ou Martina, n'ont aucune difficulté à se situer par rapport à eux :

Les actes de Martha s'enchaînent comme des perles sur un fil, l'un après l'autre, toujours enfilés avec ordre. Mais je ne connais pas le motif. J'ai perdu l'habitude de vouloir le déchiffrer. Cela m'était trop difficile. Car : comment s'y prendre ? Comment laisse-t-on de côté ce qui est évident ? [...] Je cherche un lieu entre les conventions et Martha. Ma place est quelque part au milieu<sup>47</sup>.

De ce point de vue, en adoptant régulièrement le point de vue interne de différents personnages, en particulier de Konrad, Rosemarie et Simone, le narrateur de *Small World* règle le problème. Les lecteurs n'ont pas à souffrir de cette incompréhension qui frappe tant les familles, puisque, passé l'épisode de violence vis-à-vis de Rosemarie, présenté de son point de vue, les lecteurs accompagnent systématiquement le point de vue de Konrad dans ses retours en arrière. Dès lors, ses agissements conservent une cohérence logique. Martin Suter, tout comme Martina Bergmann (p. 62), remet en question l'équation démence = non-raison. C'est ainsi que lorsque Konrad, ce « gentleman de l'ancienne école », lève les jupes de la garde-malade remplaçante, le Dr Kundert refuse de le réduire à un « vieil homme dégoûtant » (p. 227). Il réinjecte de la logique dans cette façon d'agir en considérant que Konrad doit être revenu au stade de la puberté, ce que confirme le point de vue interne puisqu'effectivement,

41. *Id.*, p. 130.

42. Martin Suter, *Small World*, *op. cit.* p. 176.

43. Christina Dehler, *Vergessene Erinnerungen*, *op. cit.*, p. 36/37.

44. *Id.*, p. 68.

45. Tilman Jens, *Demenz*, *op. cit.*, p. 13, Martine Suter, *Small World*, p. 127/143, Jan Stresenreuter, *Haus voller Wolken*, *op. cit.*, 136-138.

46. Martina Bergmann, *Mein Leben mit Martha*, *op. cit.*, p. 145-148.

47. *Id.*, p. 209.

Konrad a confondu Svaja Romanescu avec Geneviève, la fille du jardinier si complaisante qui l'initia à la sexualité à l'adolescence en même temps que Thomas Koch. Une fois débarrassé de ce passé qui n'a finalement jamais été le sien grâce à la maladie et à une guérison aux causes complexes (car le traitement POM 55 ne donne pas les mêmes effets sur les autres patients) Konrad peut entreprendre une vie nouvelle sur la base de son caractère charmant qui constitue au final l'intégralité de son identité, sans oublier sa maîtrise du piano.

Car si métaphorisation il y a dans le roman *Small World*, elle est associée au piano. L'exemple du pianiste émigré polonais, ostensiblement méprisé par les parents d'élèves lors du gala du très chic internat Saint-Pierre mais fêté après son concert (p. 31-32), sert de clé. Le jeu de Konrad symbolise son rapport au monde. Dans un premier temps il est autorisé à apprendre le piano parce que Thomas Koch trouve que c'est un bon moyen de séduire les filles. Très vite il devient, sinon virtuose, du moins un élève très prometteur, comme dans tout ce qu'il entreprend. Cette fois-ci il ne lui est pas interdit de persévérer lorsque Thomas Koch stagne, mais il s'avère qu'il est incapable de dissocier ses deux mains. Sa main gauche n'est capable que de reproduire servilement ce que fait la main droite, comme lui, Koni, doit reproduire servilement tout ce que fait Thomas Koch (p. 33-34). Néanmoins il ne renonce pas et continue à jouer, uniquement de la main droite, des pièces de Chopin qui impressionnent les profanes comme Barbara (p. 39). Son jeu de piano, même d'une seule main, la partie de lui qui échappe aux Koch, séduit également Rosemarie Haug (p. 54) et ensemble, ils jouent ; lui la main droite, elle la main gauche (p. 55), ce qui lui permet de configurer sa vie autrement, autour d'une nouvelle alliance, fructueuse et heureuse. En même temps qu'il se construit sa vie propre avec Rosemarie Haug, il trouve une solution technique pour pallier le manque d'autonomie de sa main gauche en s'achetant un clavier électronique qui peut jouer la partie rythmique (p. 60). La dimension métaphorique de ce jeu de piano devient encore plus évidente après l'effacement complet de sa mémoire qui l'avait d'abord contraint à renoncer au piano. Alors qu'il doit réapprendre les enchaînements de mouvements d'abord simples, puis de plus en plus complexes pendant des mois jusqu'à pouvoir se raser, se laver et s'habiller, lorsqu'il lève le couvercle du piano du grand hôtel des Alpes, transformé en partie en clinique, il joue spontanément, sans difficulté le Nocturne de Chopin en fa dièse opus 15 de la main droite, comme toujours, mais aussi, et c'est nouveau, de la main gauche. Cette partie qu'il n'avait jamais pu travailler passe soudain sans la moindre difficulté et le chapitre se termine sur ces mots, concernant certes la main gauche de Konrad Lang mais aussi son individu tout entier, ce qui est favorisé par l'absence grammaticalement incorrecte de pronom personnel sujet : [elle/il] « se conduisit comme un être vivant autonome doté d'une volonté propre » (p. 321)<sup>48</sup>. À partir de là, Konrad vit sa vie, en compagnie de Ranjah qui l'accompagne dans ses voyages, car son identité n'est pas liée à un lieu seul, d'ailleurs il a toujours été polyglotte et le reste. Mais cet état de grâce n'est possible que grâce à la maladie associée à une guérison miraculeuse qui n'est pas transposable :

Konrad Lang souffrait d'une amnésie totale qui concernait la majeure partie de son passé, mais il semblait s'en accommoder très bien. Ses seuls souvenirs pour ainsi dire sans failles étaient ceux des derniers deux ans et demi passés, soit à partir

48. Martin Suter, *Small World*, op. cit., p. 321.

du moment où sa thérapie avait eu du succès. L'avantage était qu'aucun mauvais souvenir ne venait le tourmenter, ce qui faisait de lui un vieil homme satisfait et équilibré.

Il maîtrisait ses fonctions corporelles, était indépendant intellectuellement et financièrement et faisait avec un étonnement tout juvénile des voyages dans les lieux proches ou lointains où il avait souvent séjourné dans sa vie antérieure. Toujours en compagnie d'une attirante Asiatique, une ancienne infirmière du Sri Lanka, qui devait être bien plus jeune que lui<sup>49</sup>.

Toutefois Konrad n'est ni le seul personnage âgé ni le seul atteint de la maladie d'Alzheimer, c'est aussi le cas de Thomas Koch, car, si le destin de Konrad est indissociablement lié à celui de Thomas avant sa maladie, inversement, le destin de Thomas Koch est lui aussi indissociablement lié à celui de Konrad Lang, mais cette fois-ci à partir du déclenchement de la maladie de Konrad. D'ailleurs le prénom Thomas signifie « jumeau<sup>50</sup> », un jumeau inversé en l'occurrence. On l'a vu, jusqu'à leur trentième année, Konrad joue le rôle d'homme de compagnie de Thomas Koch auquel il ne doit surtout pas faire de l'ombre par des succès inaccessibles à Thomas, doté d'une intelligence et d'une aura nettement moindre. Thomas Koch est maintenu loin des affaires par sa belle-mère, qui lui préfère son fils Urs, mais il bénéficie du niveau de vie d'un grand industriel tandis que Konrad, dont la famille Koch sabote consciencieusement les tentatives de carrière, doit se contenter d'une obole. Les choses changent lorsque Konrad revient en Suisse et s'émancipe de la vie austère et hygiénique que lui a programmée Elvira Senn en se mettant en ménage avec Rosemarie Haug. Le mariage de Urs qui s'opère simultanément à l'histoire d'amour entre Konrad et Rosemarie est le point de rupture où tout bascule. Tandis que Konrad était devenu alcoolique et qu'il renonce à l'alcool par amour et pour éviter les trous de mémoire, les occurrences où Thomas Koch boit plus que de raison se multiplient<sup>51</sup>. De plus son fils entre dans le conseil d'administration qui lui a toujours été refusé. De perpétuel « numéro deux », le voilà définitivement écarté du pouvoir (p. 71). Il n'a désormais plus de perspective d'avenir, d'autant que c'est le jour où sa troisième épouse lui annonce son intention de divorcer. La teinture noire de ses cheveux (p. 17) n'y fait rien. Il vieillit et il le sait. Alors que Simone, sa belle-fille, lui demande des photos de sa jeunesse à plusieurs reprises ou souhaite qu'il en parle avec Konrad, il refuse sous le prétexte répété à quelques variations près que « l'ancien temps rend vieux » (p. 191 et 262). Les signes de vieillesse de Konrad lui renvoient constamment une image de sa propre vieillesse :

Il était désagréable pour Thomas de se représenter que la décrépitude de son ancien camarade de jeu du même âge était un rappel à l'ordre constant sur le caractère éphémère de l'existence<sup>52</sup>.

En voyant une vieille photo sur laquelle Konrad et lui sont de jeunes garçons à côté d'un cabriolet, il énonce mot pour mot la même formule répétée à plusieurs reprises par Konrad Lang dans les mêmes circonstances, une de ces formules récurrentes typiques d'Alzheimer comme « Small World<sup>53</sup> » ou l'anecdote sur les pénis en

49. Martin Suter, *Small World*, op. cit., p. 323.

50. Christina Dehler, *Vergessene Erinnerungen*, op. cit., p. 100 et Philippe Besnard et Guy Desplanques, *La cote des prénoms en 2004*, Paris, Balland, 2003, p. 285.

51. Martin Suter, *Small World*, op. cit., p. 74, 80, 82, 88, 195.

52. *Id.*, p. 164.

53. *Id.*, p. 131, 170...

pâte d'amande du gâteau d'anniversaire du prince von Thurn und Taxis<sup>54</sup>. La formule est discrète, « La Mercedes faisait du 110<sup>55</sup> », mais elle n'en est pas moins caractéristique. Et les signes épars commencent à former un puzzle de plus en plus clair : d'abord Elvira commence à le trouver distrait (p. 192), mais, comme dans le cas de Konrad au début du roman, ce pourrait être un effet de l'alcoolisme. Il doit ensuite se concentrer pour se souvenir où il vient de passer ses vacances (p. 261) jusqu'à ce qu'il commence à s'inquiéter quand il lui faut un temps considérable pour ne pas s'égarer dans le menu de son restaurant préféré (p. 269) comme c'était le cas pour Konrad dans le chapitre 4 (p. 125). Enfin, il oublie la question qu'il voulait poser à sa mère, alors qu'il en va du mobile de ses tentatives d'assassiner Konrad (p. 302). Au final, il échoue dans l'ancien grand hôtel des Alpes, un malade d'Alzheimer parmi d'autres, oublié de tous (d'autant que sa mère s'est suicidée et que son fils n'a jamais été sentimental), mais surtout oublié de Konrad qui le considère comme « le patient au crâne carré avec les yeux rapprochés de la chambre en dessous de la sienne », qui l'importune en l'appelant « Koni » et en « ressassant de soi-disant souvenirs d'enfance communs complètement inventés<sup>56</sup> ». Alors que le roman se termine par l'évocation de ce « nouveau pianiste », qui a apporté tant de vie à l'hôtel, d'après les deux vieilles sœurs Hurni, Thomas Koch est dépossédé de son nom et de son passé sans en tirer le moindre avantage. Sa vie est effacée et il n'a pas d'avenir.

Face à ces formes de pathologie associées à la vieillesse, on pourrait voir en Elvira Senn et ses 80 ans, même si elle le conteste parfois, une forme de vieillesse triomphante. Certes Elvira ne fait pas son âge, d'autant que tous les ans elle fait une cure de beauté en altitude. Son homme de main pourtant 30 ans plus jeune, Schöller, qui lui sert occasionnellement d'amant, résume bien le personnage : « Elvira avait peut-être 80 ans mais c'était une femme attirante et son pouvoir la rendait excitante<sup>57</sup> ». Qu'elle puisse ressentir de l'amour pour qui que ce soit est improbable. Même si elle a substitué son fils au véritable héritier des Koch et qu'elle a veillé à ce que Konrad ne manque pas de l'essentiel, elle n'a pour son propre enfant que du mépris. Le seul membre de sa famille en qui elle ait confiance est Urs, le fils de Thomas, mais pas au point de lui avouer, outre l'échange des enfants, qu'elle est la vraie mère de Thomas. Elle ne le confesse qu'à Schöller après s'être fait une injection mortelle d'insuline, et Schöller meurt dans un accident de voiture en voulant la conduire à l'hôpital. La soif de pouvoir a éteint en elle toute manifestation d'humanité, c'est-à-dire de fragilité, à commencer par le vieillissement. Sa jeunesse inaltérable, maintenue par des soins prohibitifs, n'est que le signe extérieur de son inhumanité.

À l'inverse, l'effacement de la mémoire de Konrad a une fonction émancipatrice pour Simone, qu'on peut considérer comme un autre double de Konrad, en plus de Rosemarie, qui, en tant qu'épouse d'un riche industriel du textile, était aussi un éternel second rôle (p. 52). Comme Konrad, Simone fait plus ou moins partie de la famille puisqu'elle a épousé Urs. Mais elle ne vient pas d'un milieu aisé et son mari la trompe ouvertement. Elle s'interroge alors en se demandant si, à 23 ans, il ne serait pas temps pour elle de prendre un nouveau départ (p. 139). Elle hésite néanmoins d'autant qu'elle est enceinte de Urs. Elle se laisse gagner par la dépression jusqu'à ce qu'Elvira

54. *Id.*, p. 40, 124, 162-163.

55. *Id.*, p. 278.

56. *Id.*, p. 324.

57. *Id.*, p. 184.

lui confie le soin de veiller sur Konrad (p. 153), qu'elle préfère surveiller de près par l'intermédiaire de son médecin personnel le docteur Stäubli. Simone elle-même établit un parallèle entre la manière dont la famille Koch les a tous les deux traités :

La famille Koch avait déterminé toute sa vie, bien qu'elle ne l'ait jamais accueilli en son sein. Elle l'avait utilisé à ses propres fins et lorsqu'elle n'en avait plus eu l'utilité elle l'avait rejeté. La première chose lui était déjà arrivée et elle pouvait déjà se préparer lentement à la suite<sup>58</sup>.

Mais cette tâche nouvelle lui donne une énergie insoupçonnable qui lui permet d'imposer ses vues à Elvira Senn en transformant le pavillon des invités en maison de santé à la pointe de la technologie (p. 156). C'est au contact de Konrad que Simone trouve la force de se rebeller et de divorcer. D'ailleurs, cette décision la libère miraculeusement de ses nausées (p. 262-263). Si Konrad ne revendique pas son identité d'héritier de l'empire Koch puisqu'il a oublié tout lien avec cette famille, cette découverte est l'arme qui permet à Simone de négocier son divorce, de soustraire son enfant à la famille Koch et de vivre avec son nouveau compagnon, le docteur Kundert, le neurologue co-responsable du projet POM 55, qui dirige désormais le centre de réhabilitation de la « fondation Alzheimer Elvira Senn » dans l'ex-grand hôtel des Alpes où Konrad joue ses nocturnes de Chopin.

De ce point de vue la maladie a offert un avenir à plusieurs personnages : à Konrad, à Ranjah, qui n'est plus obligée de travailler de nuit comme infirmière et partage la vie de Konrad, à Simone qui vit avec l'homme qu'elle aime et qui la respecte, et à sa fille, la petite Lisa qui aime Konrad comme un grand-père (p. 324), elle aussi libérée de l'emprise destructrice de la famille Koch. Le seul à ne pas échapper à un sort funeste est Thomas, le fils d'Elvira Senn, qui n'avait au départ, aucun lien avec la famille Koch.

Quant aux deux sœurs Hurni, les vieilles clientes du grand hôtel des Alpes, la transformation de l'hôtel en maison de santé les a dotées d'un nouveau pianiste pour leur plus grand bonheur. Comme *Demenz*, *Small World* se termine sur une note de joyeuse insouciance. Dans les deux volets de la « trilogie neurologique » consacrés à l'amnésie, cette affection est une libération qui permet à l'individu de se réinventer sans devoir assumer ses erreurs ou celles des autres, car l'identité ne réside pas dans la continuité et l'environnement mais dans l'être ici et maintenant.

En dépit des apparences, ce livre n'est pas consacré à la maladie d'Alzheimer mais à la définition de l'identité et à la remise en question du schéma communément admis d'une personnalité basée sur la continuité. Dans le cas présent, la famille, les amis, la société, bref le passé, enferment clairement l'individu dans un carcan. Il est caractéristique que les seuls à accéder au bonheur, Konrad Lang ou Martha, voire les vieilles sœurs Hurni, n'ont plus ni famille ni ami pour les rattacher sans cesse, même affectueusement, à leur vie antérieure. Mais la méthode d'émancipation n'est pas transposable. Ces personnages restent des exceptions, ils n'ont pas de valeur emblématique mais ils ouvrent sur une réflexion sur le lien entre mémoire et identité, d'autant que, Konrad n'ayant commis aucun crime, sa responsabilité n'est pas engagée.

58. *Id.*, p. 161.